PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	2 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

Seul Journal Français Quotidien au Sud — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 11 AVRIL 1896. — Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

☞ POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

NOTRE NUMÉRO DE DEMAIN.

Italia, J. Gentil.
Réveries, François Tujague.
La Femme journaliste aux Etats-Unis.
Clovis Hugues, notice biographique avec portrait.
Avril et Ressemblance, poésies.
Une nuit, nouvelle sentimentale.
L'Impératrice Marie Féodorowna, actualité.
L'inventeur des allumettes, souvenirs historiques.
Chronique du chiffon.
Mondanités.
Etc., Etc.

JUSTICE DES HOMMES.

Schneider paye sa dette à la société outragée.—Il expie ses crimes sur l'échafaud.

"Il faut des châtiments dont l'univers frémisse
"Qu'on tremble en comparant l'offense et le [supplice."

Il semble que rien n'indigne plus qu'un assassinat et que rien n'émeuve, n'attendrisse plus qu'une exécution.

Deux sentiments sont en nous: au récit des détails circonstanciés d'un crime, notre honnête nature se gendarme, et, sans hésitation, spontanément, nous demandons que justice soit faite du coupable; mais le temps fait son œuvre, et quelques jours suffisent souvent pour que ce désir de vengeance fasse place à la pitié, à la clémence.

Hier, tandis que les préparatifs de l'exécution d'Arthur Schneider, l'homme aux mains rougies du sang de deux victimes, se poursuivaient à l'intérieur de la prison de paroisse, une foule énorme était massée au dehors, attendant avec une morbide anxiété que quelque messager vint lui annoncer que le supplicié avait expié son crime sur l'échafaud, avait payé sa dette à la société outragée.

Schneider est mort courageusement; mais si l'épreuve qui avait déjà pas mal duré eut été plus longue de quelques minutes, on inclin à croire qu'il eût eu des défaillances. Il n'a rien voulu dire des défaillances; et au moment où le sur l'échafaud; et au moment où le bourreau encapuchonné est venu lui couvrir la face, il a esquissé un dernier sourire, a salué quelqu'un dans la foule sur laquelle il venait de promener ses regards, et a dit adieu dans une dernière étreinte au prêtre qui était là tout près de lui et qui, ces derniers jours, avait été son compagnon fidèle, son consolateur, son ami.

Avant-hier après-midi, le condamné a été d'excellente humeur, la pensée de son triste sort ne semblant nullement le préoccuper. A la tombée de la nuit, des visiteurs en grand nombre se sont présentés à la prison, dans le but évident de jeter les yeux sur Schneider, sinon d'échanger avec lui quelques paroles; mais le supplicié est resté indifférent, impassible, et n'a même pu paru s'apercevoir de la scène qui se passait autour de lui.

Un peu plus tard, Schneider a copieusement soupé, et a passé plusieurs heures avec des messieurs de la société de St-Vincent de Paul. En se promenant avec ceux-ci de long en large dans les couloirs et dans sa cellule, il dissimulait mal sa nervosité. Peut-être sa vision de l'échafaud le hantait-elle par moments, ou des souvenirs lointains se présentaient-ils à sa mémoire pour lui faire regretter de descendre si jeune dans la tombe!

En causant avec ces messieurs, il leur a donné l'assurance qu'il ne ferait aucune déclaration avant de mourir et que ses lèvres resteraient scellées sur l'échafaud. Un de ces messieurs qu'avaient souvent vu pendant sa captivité, ne se cacha pas pour dire que Schneidr mourrait courageusement; ce qui arriva.

A onze heures, le prisonnier, accompagné de messieurs de la société de St-Vincent de Paul, est monté dans la chapelle et y a fait le chemin de l'croix. Après cela, il est retourné à sacellule où il a fait sa prière du soir avec le Rev. Jones.

Da suite après, les messieurs d la Société se sont retirés pendant un moment, et Schneider est allé prendre quelque repos, en disant au shérif

M. REMY KLOCK

qu'il s'éveillerait à six heures et demie le lendemain matin, et qu'alors il serait heureux de prendre un bain.

Les sœurs de charité sont allées dans l'après-midi voir Schneider; et le malheureux garçon en a paru très-touchant. Après quelques dévotions faites ensemble, les religieuses ont pris congé du condamné, et celui-ci s'est montré résigné à son sort.

Ainsi qu'il en avait témoigné le désir, Schneider a eu son bain ce matin à six heures; il s'était parfaitement reposé. Sa dernière toilette terminée, il s'est fait servir à déjeuner. Schneider, à ce moment, s'était complètement remis, c'est-à-dire qu'il n'y avait plus chez lui la moindre trace de cette nervosité que l'on avait remarquée la veille.

Quelqu'un lui demanda s'il serait heureux que le Gouverneur lui accordât un sursis; de suite, il répondit négativement, ajoutant qu'il ne désirait pas plus une commutation de peine qu'un sursis.

Alors, Schneider, jeta les yeux dans la direction de la chapelle et y vit les religieuses; sur sa figure se répandit un air de douce satisfaction; il leur fit même un signe de la main pour les saluer.

Les curieux devant la prison arrivaient nombreux à toute minute, bien qu'il ne fut que six heures. Le shérif avaient fait mettre sous clef tous les prisonniers de façon à donner accès dans les murs de la prison à tous ceux qui se présenteraient à lui munis de cartes d'admission.

Avant d'être enfermés, tous les prisonniers sont venus dire adieu à Schneider. Du nombre, se trouvait la femme Mosher sous le coup d'une accusation de complicité dans le meurtre du nommé Brakeman Andrews. Schneider l'arrêtant, lui fit un bout de morale. Il lui dit qu'elle aurait à s'amender si elle tenait à prendre le chemin du ciel.

Schneider s'est ensuite rendu dans la chapelle où il a entendu le saint sacrifice de la messe et où il est resté attendant le moment de marcher au supplice.

Le premier député-shérif, M. Aubertin, est venu à lui et lui a lu son arrêt de mort; à cette lecture assistaient MM. J. M. Augustin, du *Picayune*; Frank Reitmeyer, du *States*; Thos Harris, du *City Item*; Ernest J. Chopin, de l'*Abeille*; W. B. Stansbury, du *Times-Democrat*; E. Baddeubanm, de la *Gazette Allemande*; Clem Hearsey, du *Telégramme*.

L'heure avait sonné de marcher à l'échafaud; et c'est précédé de M. Aubertin, suivi de M. Klock et accompagné par son confesseur, que Schneider s'y est rendu d'un pas ferme.

Il fallait gravir plusieurs degrés pour arriver à la lugubre plateforme. Schneider, en allant occuper l'escabeau qui lui était destiné, s'est trouvé sur l'échafaud en face de son bourreau, le très connu Taylor.

Répondant au père Hoover, son directeur spirituel, Schneider a déclaré qu'il était prêt à affronter la mort. Le prêtre s'est alors approché de lui, a posé affectueusement une main sur son épaule, et Schneider l'a embrassé. Sans perdre une seconde, le bourreau a lié les mains et les pieds du supplicié; il lui a couvert le visage du capuchon traditionnel, et après que le père Hoover se fut retiré de l'échafaud, le bruit de la hache tranchant la corde s'est fait entendre, et Schneider était là suspendu dans l'air, dans les dernières affres de la mort.

Schneider est mort par luxation; quand vingt minutes après son exécution on l'a descendu de la corde, la vie était éteinte en lui depuis longtemps.

Comme il avait demandé qu'on ne fit pas l'autopsie de son corps, sa volonté a été respectée.

Immédiatement après la constatation de la mort, le corps a été placé dans un cercueil noir, bien simple et conduit à la nouvelle église St-Joseph où il a été bénit. Après la cérémonie, il a été accompagné par des amis dans deux voitures suivant le char funèbre, et inhumé au cimetière St-Rosques.

C'est dans un accès de jalousie que Schneider a commis son premier crime. Il était dans le pays depuis un an à peine, et à la Nouvelle-Orléans depuis quelques mois.

Après avoir travaillé au restaurant Fabacher, rue Royale, il trouva un emploi de rinceur de verres dans un débit de liqueurs, rue Royale aussi, non loin du restaurant susnommé, le café Hufft. Là, travaillaient entr'autres un nommé Herman Schroeder et une fort honnête fille, Catherine Burkhardt.

Le 4 décembre 1894, Schneider qui avait conçu pour la fille une affection qu'elle ne partageait pas, s'introduisit dans la cuisine de l'établissement le soir, et, armé de deux revolvers, les déchargea tous deux, l'un sur la fille et l'autre sur Schroder dont il était jaloux.

L'entrée de Schneider dans l'établissement était d'autant plus inattendue, que le malheureux garçon, que la jalousie dominait, avait été congédié de la maison depuis quelque temps. Catherine fut atteinte à la tête par la première balle que lui envoya son assaillant et qui se logea derrière son oreille gauche. Schroeder, lui, fut atteint mortellement deux fois, à la tête et au cou; sa mort avait été prompte.

L'excitation fut grande quand les détonations des armes à feu retentirent; et à la faveur de la confusion l'assassin réussit à soustraire à une arrestation sur place.

Poussé cependant par le remords ou par la frénésie qui l'affolait, Schneider se rendit à la salle de police du Troisième précinct et se constitua prisonnier, faisant l'aveu de sa criminelle conduite.

Après une première comparution en police correctionnelle le prisonnier fut mis en accusation par le Grand Jury. Catherine Burkhardt survécut à sa blessure; et quelque temps après, complètement rendue à la santé, elle quittait la Nouvelle-Orléans et allait vivre à St-Louis, n'ayant absolument aucun reproche à s'adresser, sa conduite à l'endroit de Schneider ayant toujours été parfaitement honorable.

Pendant sa captivité, Schneider trouva moyen de permettre à ses mauvais instincts, à sa nature perverse de se révéler. Un jour qu'un de ses gardiens, le nommé Jerry Duggan, ouvrait la porte de sa cellule pour en faire sortir un autre prisonnier, Schneider qui méditait le coup, se jeta sur Duggan, armé d'un canif, et lui laboura les chairs à tel point que la perte de sang fut copieuse chez le blessé que l'on transporta à l'hôpital et qui y mourut plusieurs jours après. A cette époque, la femme de Duggan était gravement malade; et l'émotion qu'elle éprouva du malheur qui la frappait, l'acheva: elle n'avait pas survécu longtemps à son mari, succombant à un brisement de cœur.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs du malheureux garçon pendant sa captivité. Tour à tour on crut son esprit sain ou déséquilibré. Une Commission d'aliénistes fut chargée par le juge Ferguson de l'examiner, et celle-ci déclara que Schneider était responsable de ses actes.

Schneider était tout jeune; il vit le jour à St-Wendel, dans la Prusse Rhénane, le 12 février 1877.

Il laisse trois parents qui lui étaient bien chers, son père, sa mère et un frère. Tous lui ont donné de nombreux témoignages d'affection pendant sa réclusion, l'adjurant de mourir en chrétien, en repentant. Et le malheureux écoutait avec attendrissement ces voix qui lui venaient, de bien loin il est vrai, mais qui lui pénétraient l'âme, qui le rendaient meilleur à chaque fois qu'elles se faisaient entendre.

Hier donc a eu lieu la dernière scène du drame sanglant qu'a joué un jeune criminel à la Nouvelle-Orléans et dont les poignants détails, nous ont remplis d'horreur.

Schneider a été mis au ban de l'opinion publique; il s'est attiré la réprobation de toute une population; mais il est mort avec le repentir sur ses lèvres, implorant le pardon de ceux qu'il avait outragé; aussi a-t-il trouvé en M. Klock et les officiers de la prison des gens compatissants qui ont par leurs attentions, leurs prévenances atténué, adouci en quelque sorte les rigueurs de sa captivité.

"Sur le sang que l'on verse," en vain l'humanité
"Pleure et gémit, l'inflexible justice
"Veut que tout meurtrier périsse."

Enregistrez-vous tout et tout de suite.

Il y a des maximes, des axiômes tellement évidents, tellement simples et naïfs qu'on les néglige, qu'on n'en tient aucun compte, qu'on en arrive même très souvent à faire le contraire de ce qu'ils recommandent. Tel, le proverbe: qui veut la fin, veut les moyens. Tout le monde comprend cela, tout le monde le sait. Combien y a-t-il de gens qui y conforment leur conduite, même parmi ceux qui ont quelque prétention au bon sens, à la logique?

Nous voici, par exemple, en pleine période électorale. Il s'agit d'une réforme complète, d'une épuration à fond de l'administration municipale. Nous en sentons le besoin, l'absolue nécessité.

Il y a, au mal qui nous ronge depuis longtemps, un remède souverain: c'est l'élection, c'est le choix de bons gouvernants. Ce remède, nous l'avons entre les mains; nous sommes chargés de l'administrer nous-mêmes. Ce n'est pas l'affaire de notre voisin de droite ou de gauche, mais notre affaire, à chacun de nous tous tant que nous sommes, et si les élections sont mauvaises ce ne sera pas à telle ou telle coterie que nous aurons à nous en prendre, mais à nous mêmes qui n'aurons pas accompli notre devoir.

Ce devoir, quel est-il donc? Nous commande-t-il des choses bien difficiles? Mon Dieu, non. Tout simplement de nous faire enregistrer à temps, pour pouvoir voter et élire les hommes de notre choix. Rien de plus clair, rien de plus simple, rien de plus aisé. N'hésitons donc pas; courons au bureau d'enregistrement et assurons-nous bien que nous sommes en pleine possession de tous nos droits. Qu'au jour de l'élection, il ne puisse y avoir ni surprise, ni tour de passe-passe possibles.

Ne disons pas surtout que la démarche est ennuyeuse et que cela nous dérange. Nous serons bien autrement dérangés, le jour où le mal sera arrivé à son comble; où tout ira à la diable; où nous serons complètement spoliés, ruinés; où notre caisse sera vide; où il nous faudra peut-être mettre la clé sous la porte.

On ne réfléchit pas assez à ces choses-là. C'est cependant le sort qui nous attend fatalement, si nous n'y prenons garde. Ecoutons donc la voix de la raison; ayons un peu de logique dans notre conduite et allons nous faire enregistrer, immédiatement, sans perdre une minute.

Hésiter en pareil cas, remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, c'est de la folie. Comment! la maison brûle! et vous vous croisez les bras, en attendant que le voisin vienne sauver vos meubles, et que la pluie tombe du ciel pour éteindre le feu! Pardon de l'expression; mais c'est idiot.

A LA RECHERCHE DE NANSEN

LE RÉCIT DU PILOTE CROON.

On est toujours sans nouvelles précises du sort actuel de l'illustre explorateur du pôle Nord. Son secrétaire particulier, M. de Ferensen, dans une lettre qu'il envoie de Christiania, annonce qu'on croit fermement, dans le monde scientifique de la capitale de la Norvège, que des informations plus précises que celles contenues dans la lettre du paysan Pierre Ywanoff Kutsnecrew, ne vont pas tarder de lui parvenir. Ce dernier, qui demeure à Ustjansk, à l'extrémité nord de la Sibérie, avait adressé à un de ses parents, de Jakutsk, un mot disant simplement qu'il apprenait que le chef de la mission au pôle Nord, le docteur Nansen, avait atteint le pôle Nord, découvert une terre inconnue, et qu'il se disposait à retourner en Europe.

Cette nouvelle sensationnelle aussitôt connue, les gouvernements russe et suédois ont immédiatement mis tout en œuvre pour qu'on arrive, le plus promptement possible, à savoir des nouvelles exactes et circonstanciées sur le voyage de Nansen. Jusqu'à ce jour, on ne sait encore rien de précis. Cela tient à la distance énorme qui sépare l'endroit d'où est venue la première nouvelle et Saint-Pétersbourg. Cependant le baron Toll, un des explorateurs les plus connus des régions polaires et surtout de la Sibérie septentrionale, vient de prier le gouverneur de la Sibérie, général Goremykin, d'envoyer d'urgence un messager à Ustjansk pour se renseigner de la façon dont la nouvelle s'est répandue dans ce village de Lapons.

D'un moment à l'autre, il attend le retour de ce courrier qui aura besoin de plus de deux mois pour faire, au traîneau, le chemin qui sépare Jakutsk d'Ustjank.

Le baron Toll est persuadé que Nansen a laissé des nouvelles au cap Tscheljunskin. On comprend l'anxiété qui règne dans toutes les sphères scientifiques de Russie, et surtout en Suède et en Norvège, où l'ingénieur Andrée prend, comme nous l'avons dit, les dernières dispositions en vue de son voyage au pôle Nord. Son ballon est fabriqué à Paris, à la suite d'un traité conclu entre le hardi explorateur et M. Tisserand, l'habile aéronaute.

De toutes parts des expéditions s'organisent en vue de retrouver la trace de Nansen, dont le nom, par une simple lettre d'un paysan sibérien, tient à l'heure actuelle en suspens l'Europe et l'Amérique.

On était sans nouvelles de lui depuis le mois d'août 1893. Trois mois alors s'étaient écoulés depuis son départ. Un sort bien singulier semble du reste réservé à toutes les nouvelles que Nansen a tenté de faire parvenir aux régions civilisées, sur les résultats de son exploration dans les régions des glaces éternelles.

Il y a quelques jours, le voilier le *Constantin* a trouvé sur un pigeon qu'un des hommes de l'équipage avait capturé, des indices dénotant qu'il avait, pendant de longs mois, dû porter une inscription sur une des plumes de la queue, cassée par le plus malheureux des hasards. Ces deux pigeons portaient le signe suivant: *N. 1893.* Sans aucun doute ils provenaient de l'expédition de Nansen, l'explorateur ayant emporté près de quarante pigeons voyageurs.

***

Aujourd'hui, nous recevons communication du récit que vient d'adresser à la Société de géographie de Christiania le pilote Croon, qui fit, avec le capitaine anglais Wiggins, la fameuse expédition aux bouches du Jenissei, de juillet à octobre 1894:

"Le 22 septembre 1894, écrit-il, notre bateau *le Stjernen* toucha terre, à cent milles Est de Chabarowa, qui se trouve sur la route de Jungo. Les quarante-neuf personnes qui étaient à bord furent pourvues de peaux de rennes, destinées à les protéger contre le froid.

"Chambarowa est une bourgade désolée, qui ne se compose que de quelques blockhaus creusés dans la terre. A cet endroit, un an auparavant, le 4 juillet 1893, Nansen avait pris livraison de trente chiens destinés à son expédition au pôle Nord. Il se proposait d'en acheter encore vingt-six en Sibérie. Les relations que j'ai entre les mains ne sont pas bien d'accord sur les dates. D'après l'une, Nansen aurait été rencontré par des pêcheurs de baleines norwégiens sur la presqu'île de Samojeden le 6 juillet; d'après une autre, il ne serait entré dans la mer de Kara que le 3 août.

"Nous fûmes transportés en traîneaux, attelés de rennes de Samojeden jusqu'à Pustojersk, en emmenant avec nous un troupeau de deux mille environ de ces animaux. Aux environs du fleuve Karaita, nous rencontrâmes un traîneau attelé de chiens dans lequel se trouvait un Russe.

"Comme j'étais le seul de l'expédition qui ait pu causer avec lui en allemand, le Russe, qui ne comprenait pas un mot d'anglais, me raconta avoir livré à Nansen, sur la route de Jengo, une quarantaine de chiens. Cet homme me conta toutes ses aventures, dont celle-ci est restée présente à ma mémoire:

"De Chebarowa, il avait accompagné Nansen vers le nord, puis, arrivé au cap Tscheljuskin, il avait reçu de l'explorateur une quantité de lettres et sans doute de collections pour lesquelles on avait réservé un traîneau spécial, avec mission de les transporter à Pustoserks, sur la Petschova, et de faire suivre ces objets à partir de cet endroit.

"Le Russe était en voyage depuis trois ou quatre mois lorsqu'il nous rencontra, à la fin du mois d'octobre 1894.

"En route, il avait été assailli par des loups près d'un fleuve dont je ne me rappelle pas le nom. Il n'avait, me dit-il, pu sauver sa vie qu'après un combat acharné, tandis que les chiens du traîneau destiné aux lettres et envois de Nansen avaient été la proie des loups.

"Différentes blessures, éparses sur son corps, témoignaient de la lutte épouvantable qu'il avait dû engager avec les fauves et dont il était sorti vainqueur.

"Il prit nos Samoyèdes de lui vendre quelques rennes—il possédait de grosses sommes d'argent;—il engagea un de nos hommes et muni de viande de fraîche de renne et avec une réserve de chiens, il s'engagea de nouveau vers le Nord, à la recherche du traîneau assailli par les loups et contenant les précieux documents de Nansen.

"Il est possible que cette expédition ait échoué, l'hiver étant trop rapproché et le froid particulièrement vif. Le Russe a dû périr, je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

"Quant au capitaine Wiggins, il n'a pas eu connaissance de cet incident parce qu'il se trouvait dans un traîneau qui nous devançait et que nous n'avons rencontré que trois semaines plus tard à Pustosersk.

"Je n'ai eu, du reste, souvenance de cette anecdote absolument authentique, qu'en entendant parler, bien fortuitement il y a quelques jours, du retour possible de Nansen."

LORD WOLSELEY.

Une conférence de lord Wolseley. —Tout est pour le mieux.

Lord Wolseley, commandant en chef des troupes anglaises, a fait dernièrement, dans un club, une conférence sur les volontaires. Il a fait l'éloge de la bonne organisation de ces derniers. Si l'Angleterre ne les avait pas eus, il y a déjà longtemps qu'elle aurait dû recourir à une forme quelconque du service obligatoire.

L'armée régulière, a ajouté l'orateur, s'est aussi beaucoup perfectionnée pendant ces dernières années et elle continue à se perfectionner. Les grades sont maintenant accessibles à tout le monde.

Le nouveau fusil, selon lord Wolseley, est le plus parfait qui existe. L'esprit de discipline est meilleur qu'il ne l'était il y a une vingtaine d'années, et l'esprit d'aventures, qui a toujours caractérisé le soldat anglais, est plus grand que jamais. Si l'Angleterre a pu étendre ses possessions, c'est grâce surtout à la vaillance et à la bravoure de ses troupes.

Le généralisme espère que la guerre sera évitée; mais, si elle devenait névitable, le pays peut compter sur l'armée et sur les volontaires.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES À L'ABEILLE.

Réunion Démocratique près de Napoléonville.

Dépêche Spéciale à l'Abeille.

Napoléonville, 10 avril—Les démocrates ont tenu hier une réunion enthousiaste à India Garden, près du Lac Verret.

L'honorable juge Walter Guion, le sénateur LeBlanc et John Marks ont prononcé des discours.

L'honorable Meyer Cahn, président du comité républicain, aura un représentant à chacun des lieux de scrutin.

NOUVELLES ETRANGERES.

Les Scandales de la Cour de Berlin.

Un Nouveau Duel.

Le Comte Von Kotze annonce son intention de continuer la série de ses combats.

Historique de l'affaire.

Presse Associée—Tous droits réservés.

Berlin, 10 avril—Une grande sensation a été causée ce matin dans les cercles militaires et de la cour quand il a été annoncé qu'un nouveau duel avait eu lieu, à propos du grand scandale des lettres anonymes à la Cour de Berlin, dans le bois de Postdam, et que le baron Von Schrader, maître de cérémonies à la cour prussienne, avait été grièvement blessé par le comte Von Kotze.

Le comte Von Kotze était autrefois chambellan de la cour. Il fut accusé d'être l'auteur des lettres anonymes, mais le tribunal l'acquitta.

Le comte Von Kotze et le baron Von Schrader se sont battus au pistolet. Ce dernier a reçu une balle dans le ventre. Il a été transporté à l'hôpital et sa blessure a été déclarée de la nature la plus grave. Ses parents ont été mandés par télégraphe et se sont promptement rendus à son chevet.

L'ordre d'arrêter le comte Von Koetz a été lancé, et ses amis déclarent qu'il se rendra aux autorités au moment où à l'endroit où il sera appelé.

C'est le troisième duel d'une série d'environ une douzaine pour lesquels des témoins ont été envoyés au mois d'avril de l'année dernière par le comte Von Kotze.

Le comte a, d'ailleurs, annoncé de nouveau aujourd'hui sa détermination de continuer à combattre ses ennemis, un par un, jusqu'à ce qu'il ait réglé son compte avec tous ceux qu'il a inscrits sur sa liste.

Les scandales qui ont causé cette série de duels ont commencé il y a environ cinq ans, quand de hautes personnages de la cour, hommes et femmes, vieux et jeunes, ont reçu des lettres anonymes ou des cartes postales appelant leur attention sur telle ou telle de leurs escapades ou de celles de leurs parents ou amis. Il en est résulté que des épouses ont été séparées de leur mari, que des pères et des mères ont chassé leurs enfants.

Presque tous ceux occupant une haute position ont souffert plus ou moins de ces lettres anonymes, écrites par une personne connaissant évidemment tous les détails de la vie à la cour. Les gens ont commencé à suspecter leurs meilleurs amis, et tous les efforts possibles ont été tentés par la police pour découvrir le coupable. Malgré tout, le bourreau anonyme a continué son œuvre cruelle pendant environ quatre ans.

D'abord, l'opinion générale était que les lettres venaient d'une femme, mais cette opinion changea graduellement, pour quelque raison inexplicable, et la suspicion se porta sur le comte Von Kotze, un des chambellans de la cour, en même temps qu'un homme populaire, très aimé de l'empereur et jouissant de la confiance de tous ses amis.

Finalement, un espion volontaire l'a dénoncé aux autorités de la cour, sous le prétexte qu'un morceau de papier buvard ayant été employé par le comte portait l'empreinte exacte d'une des communications anonymes écrite sur une carte postale.

Von Kotze fut, en conséquence, arrêté et enfermé dans une forteresse; mais il fut acquitté par le tribunal devant lequel il comparut.

Pendant le séjour de Von Kotze en prison, le courant de la sympathie se tourna décidément vers lui. De vilaines rumeurs coururent de tous côté, et son arrestation fut dénoncée comme un outrage, en même temps qu'on prononçait le nom de plusieurs hauts personnages de la Cour, entre autres celui du duc Ernest Gunther de Schleswig Holstein, beau-frère de l'empereur Guillaume.

Quelques personnes ont même eu l'audace de jeter la suspicion sur quelqu'un occupant une position plus élevée que le duc Gunther, mais il semble qu'il n'y avait aucune juste raison d'agir ainsi.

Sorti de prison, le comte Von Kotze envoya promptement des cartels à une douzaine de ceux qu'il croyait impliqués dans le complot destiné à ruiner son honneur pour sauver la réputation du haut personnage, quel qu'il soit, qui est considéré comme l'auteur véritable des lettres anonymes.

Parmi les principaux personnages provoqués par le comte Von Kotze se trouvaient le baron Von Reischach, maréchal de la cour de l'ex-impératrice Frédérie; le baron Von Schrader, maître de cérémonies à la cour prussienne; le prince Von Fuerstenberg, le prince Albert de Saxe-Altenbourg et le prince Albert de Saxe-Altenbourg.

Le bruit, jamais confirmé d'ailleurs, de l'envoi d'un cartel au duc Ernest Gunther de Schleswig-Holstein a également couru.

Le premier duel de la série eût lieu le 13 avril de l'année dernière entre Von Kotz et le baron Von Reischach. Ce dernier avait exigé des conditions sévères.

Des balles devaient être échangées jusqu'au moment où un des adversaires serait dans l'impossibilité de continuer le feu. Sept balles furent échangées sans autre résultat que des blessures plus ou moins graves, mais au huitième coup de feu Kotze tomba frappé d'une balle à l'aine.

Il fut conduit dans un hôpital et pendant quelque temps on désespéra de sa vie. Quand ses médecins déclarèrent qu'il survivrait, ils ajoutèrent qu'il resterait infirme. C'est pratiquement le cas, mais le comte marche avec plus d'aisance qu'on ne l'espérait.

Il fut question d'envoyer Von Kotze et son adversaire en prison, mais une telle sympathie populaire se manifesta que l'empereur abandonna l'idée, après avoir reçu de comte la promesse d'abandonner son projet d'une série de duels.

Cependant, Von Kotze rencontrait sur le terrain le baron Von Schrader au mois de juin dernier. Il blessa légèrement son adversaire et fut blessé lui-même. Pour ce duel Von Kotze fut condamné à être enfermé trois mois dans la forteresse de Glotz. Ce n'est cependant que le 13 juillet suivant qu'il se rendit au gouverneur pour purger sa peine.

Il fut traité à Glotz avec la plus grande considération, et on annonça de nouveau à sa sortie qu'il avait promis de ne plus se battre en duel.

Il est possible que son duel avec Von Schrader eut été le dernier sans un événement inattendu.

Dans le procès, le conseil de Von Von Kotze était un des plus célèbres avocats de Berlin, M. Friedman.

Le chambellan de la cour lui confia un paquet de documents importants devant servir à préparer la défense. De plus, il fut nécessaire d'employer des détectives pour des enquêtes secrètes.

Tous ces documents demeurèrent entre les mains de Friedman, et une sensation éclata comme le tonnerre à Berlin quand, en décembre dernier, on apprit que le populaire avocat s'était enfui avec une jeune actrice, Nellie Von Wildenfels, laissant des dettes de deux millions de marks.

On le vit pour la dernière fois, en compagnie de sa femme, à un banquet maçonnique, écoutant la lecture d'un mandat d'amener lancé contre lui, sous l'accusation de corruption d'un agent de police qui a permis l'évasion d'une de ses clientes, au moment où il la conduisait en prison. Friedman disparut aussitôt avec l'actrice, emportant, non seulement tous les documents de Von Kotze, mais d'autres papiers secrets que lui avaient confiés de hautes personnages. Il abandonnait sans ressources sa femme et ses cinq enfants, quoique son revenu annuel fut d'environ 500,000 marks. Il avait reçu 60,000 marks pour la défense du banquier Polke l'année dernière.

L'actrice qu'il a emmenée est, paraît-il, la fille d'un voleur de profession, et il avait vécu avec elle depuis quelque temps déjà. Elle n'est âgée que de dix-sept ans.

Friedman a été arrêté le 22 février dernier à Bordeaux, au moment où il s'embarquait pour l'Amérique du Sud. Quoique des négociations soient entamées pour son extradition, il n'est pas probable qu'il sera renvoyé à Berlin.

Mais le grand scandale est ravivé, et un autre duel a eu lieu par suite du fait qu'on a annoncé que la grande maison de publication de Paris, la maison Ollendorf, est sur le point de faire paraître un volume intitulé: "Une révélation d'en haut", écrit par M. Fritz Friedman et contenant des révélations saisissantes, non seulement à propos du cas de Von Kotze mais à propos de la cour de Berlin en général.

On ajoute que le beau-frère de l'empereur Guillaume, le duc Ernest Gunther de Schleswig Holstein, le baron Von Schrader, qui s'est battu en duel aujourd'hui, le prince Von Altenberg, le prince d'Anhalt et d'autres personnages ont réuni une somme de 360 000 marks pour tenter d'empêcher la maison Ollendorf de publier le livre en question.

Naturellement, ces événements ont ramené l'ancienne inquiétude, et le comte Von Kotze est de nouveau sur le sentier de la guerre.

Le comte a reçu aujourd'hui à sa résidence de Berlin les félicitations de ses frères et des membres de sa famille. Des amis se sont également présentés par vingtaines.

La blessure du baron Von Schroder a été pansée dans la journée, et les médecins ont conclu qu'il n'y a aucune chance de guérison.

L'empereur Guillaume a été notifié du duel par une dépêche spéciale.

On croit que Von Kotze ne sera pas arrêté avant l'arrivée des instructions de Sa Majesté.

Le comte s'était exercé au pistolet pendant plusieurs heures, hier, sur la propriété de son beau-frère, le comte Von Treeckow, à Friedrichsfelde. Il aurait réussi à atteindre à chaque coup un but ayant la grandeur et la forme d'un homme. Il avait quitté le soir Friedrichsfelde en disant: Maintenant je le tiens!

L'opinion du "Journal de St-Pétersbourg."

Presse Associée.

St-Pétersbourg, 10 avril.—Le "Journal de St-Pétersbourg," l'organe officiel, déclare, au cours d'un article bien senti sur les efforts déterminés de l'Espagne pour réprimer l'insurrection de Cuba, que cette insurrection n'est que le brigandage organisé; de sorte que les insurgés ne possèdent pas le droit d'être reconnus comme belligérants.

Le "Matin."

Presse Associée—

Paris, 10 avril—Le "Matin," faisant allusion au projet d'expulsion des missionnaires catholiques et protestants de l'Asie-Mineure, dit que le gouvernement turc a trompé l'Europe sur les causes et l'étendue des massacres, et il fait appel aux puissances pour "mettre fin à une ère de misère et prévenir le retour de la sauvagerie."

En Espagne.

Témoignages de sympathie.

Presse Associée.

New York, 10 avril—Dépêche spéciale de Madrid au *World*.

L'inquiétude est moins grande à Madrid, principalement parmi les journalistes et les hommes politiques, à la suite de la sympathie montrée à l'Espagne par la presse européenne, spécialement par la presse française.

De plus, des télégrammes officiels de la légation espagnole à Washington donnent au gouvernement l'assurance que le président Cleveland ne prendra pas en considération les résolutions cubaines adoptées par le Congrès, et ne reconnera à aucune mesure avant que la guerre n'ait pris une tournure décisive.

La confiance renaissante et le ton réservé des journaux espagnols aident beaucoup le gouvernement à prévenir des démonstrations anti-américaines, que tentent seuls les républicains maintenant.

Les Italiens en Afrique.

Presse Associée.

New York, 10 avril—La défaite des Italiens à Tsorat, dont on ne connaît pas la gravité, dit une dépêche spéciale de Rome, semble être la préface de la prise de Kassala. Cette place a été vigoureusement attaquée.

La *Fanfulla* conseille l'abandon de l'Afrique en prévision de sérieux désastres.

La *Capitale* affirme que le Négus a fait couper les jambes à mille prisonniers.

Grande Bataille dans l'île de Cuba.

Presse Associée.

La Havane, 10 avril—La nouvelle d'une bataille sérieuse entre les troupes espagnoles et des forces nombreuses d'insurgés est arrivée à la Havane. Il paraît que ceux-ci ont attaqué la ligne stratégique établie par le commandant espagnol dans la province de la Havane, avec l'intention de la rompre.

Le bruit court que les pertes des eux bains ont été très fortes.

L'ACTUALITÉ.

L'EXPLORATEUR FREDERICK C. SELOUS.

F. C. Selous qui se trouve mêlé à la guerre des Matabèles en Afrique, et qui même y joue un grand rôle, est un chasseur de grand renom et un explorateur célèbre.